

L'INNOCENCE ET LE REPENTIR

On raconte que l'innocence.
 Une petite tache à sa robe, cherchait
 Une eau qui possédât la vertu, la puissance
 D'enlever cette tache, et la pauvre avait
 Parcours l'univers du couchant à l'aurore.
 De l'aurore au midi, du sud à l'aquilon.
 Sans rien trouver. Elle cherchait encore
 Quand un jour, à ses yeux se présenta, dit-on,
 Au fond d'une forêt, un vénérable ermite.
 Elle lui raconta longuement son malheur ;
 Tout ce qu'elle avait fait pour rendre la blancheur
 A sa robe, et comment cette tache maudite.
 Malgré tous ses efforts conservait sa noirceur.
 —Ma fille, dit le solitaire,
 Il n'est dans l'univers qu'une eau pouvant blanchir
 Votre robe et la rendre à sa splendeur première.
 —Où la trouverai-je, mon père !
 —Dans les larmes du repentir.

P.-B. DES VALADES.

LE MOULIN ROUGE

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS

III

LE CABARET DU BORD DE L'EAU

Le cabaret de Sauvageon était une bicoque de l'aspect le plus misérable, construite avec des planches pourries provenant, pour la plupart, de bateaux démolis. Un toit de chaume, en mauvais état, recouvrait ce grossier assemblage de débris. Cette bicoque n'avait qu'un rez-de-chaussée percé d'une porte et de deux fenêtres.

En l'absence de toute cave et de tout cellier, un *chantier*, disposé près de la soupente, supportait deux ou trois barriques de vin et un petit tonneau d'eau-de-vie.

Aucune auberge, aucun cabaret, la chose est évidente, ne pouvaient offrir une installation plus simple et plus chétive que celle du bouge en question. Ce bouge possédait cependant une clientèle, sinon choisie, du moins nombreuse. Nos lecteurs en auront la preuve.

Nous avons laissé Huber, le chef des *lapins*, se diriger vers la mesure, après avoir quitté son interlocuteur mystérieux.

Au moment d'atteindre le seuil, il s'arrêta et, tirant de sa poche le petit sac de peau donné par l'inconnu, il l'ouvrit et il glissa dans l'un des goussets de sa veste une cinquantaine de pièces d'or ; ensuite, le sac, soigneusement refermé, disparut sous les vêtements du bandit.

Ceci fait, Huber poussa la porte et entra.

Une dizaine de gaillards, jeunes et vieux, de mines hétéroclites ou sinistres, les uns vêtus de haillons pittoresques, comme de véritables Guzman d'Alfarache, les autres harnachés de costumes prétentieux et fêtrés, aux galons noircis et aux déchirures béantes, fumaient, jouaient aux cartes et buvaient, le tout sans bruit, sans querelles, et d'une façon vraiment fort discrète.

Sauvageon allait de l'un à l'autre, s'arrêtant à droite et à gauche, versant à celui-ci une rasade de vin bleu, donnant à celui-là un conseil sur la carte à jouer, tout à tous, en un mot, et tout à chacun.

Sauvageon, devant remplir dans ce récit autre chose qu'un rôle de comparse, il nous paraît utile de dessiner rapidement, et en quelques traits de plume, son portrait physique et moral.

C'était un petit bonhomme d'une trentaine d'années, chétif et d'apparence souffreteuse. Sa figure pointue et blafarde, piquetée de taches de rousseur, couronnée d'une chevelure rousse et ornée de petits yeux gris à paupières rouges, offrait une frappante analogie avec le museau du furet.

Sorti on ne savait d'où, venu à Paris très jeune et sans un sou vaillant, il avait fait, pour vivre, tous les métiers, et il n'en avait pas mieux vécu.

A l'heure où nous le présentons à nos lecteurs, il cumulait la double industrie de pêcheur et de cabaretier. Propriétaire d'un vieux bateau, volé par lui deux ou trois ans auparavant à l'île Saint-Denis, et qu'il s'était empressé de repeindre pour le déguiser, il tendait des nasses le soir, il prenait des goujons et parfois une anguille, et il allait vendre, chaque matin, sa pêche de la nuit précédente.

Pilleur d'épaves dans toute la force du terme, il s'était emparé, peu à peu, des planches flottantes que charriait la Seine lorsque quelque *chaland*, conduit par une main maladroite, s'était brisé contre les piles dangereuses du pont au Change ou du pont Notre-Dame.

Avec ces planches, et sans l'aide de personne, il avait construit sa bicoque, bien décidé à faire de cette bicoque un cabaret, et plein de confiance en sa bonne étoile qui lui permettait de l'achalandier.

La maison bâtie, il n'y manqua plus que du vin et des pratiques.

—Quand j'aurai le vin, les buveurs viendront, se dit Sauvageon, mais comment faire ?

Il était sans argent, et il nous paraît presque superflu d'ajouter qu'il ne possédait pas le plus petit crédit.

Tandis qu'il cherchait et ne trouvait rien, il aperçut, un soir, avec ravissement, un gros bateau chargé d'un nombre infini de barriques et de tonneaux qui s'amarrait juste en face de sa bicoque, afin d'y passer la nuit et de continuer son chemin, le lendemain, vers Bercy ou la Râpée.

L'œil de Sauvageon étincela, ses lèvres murmurèrent :
 —La fortune me sourit ! voilà précisément ce qu'il me fallait !...

Quand l'obscurité fut profonde et quand l'heure avancée permit de croire que le patron du bateau et ses aides dormaient d'un lourd sommeil au fond de leur cabine, Sauvageon détacha son esquif, traversa la Seine, accosta le bateau dont la

cargaison le fascinait, se hissa comme un singe jusque sur le pont, détacha deux tonneaux de belle taille, les fit rouler l'un après l'autre dans la Seine, et se mit en devoir de les remorquer jusqu'à sa demeure. Sur le matin, les deux tonneaux reposaient fraternellement sous le toit de la bicoque.

Dès le lendemain, Sauvageon, triomphant, fit savoir à la population altérée des marins d'eau douce, qu'il ouvrait un cabaret, dans lequel on trouverait du bon vin, à bon marché.

Les buveurs furent rares d'abord, puis plus nombreux, puis ils affluèrent et le bouge, que nous connaissons, devint le rendez-vous de tous les *pais de Seine*, c'est-à-dire de tous ces bandits qui vivaient du fleuve et autour du fleuve, sinistre et étrange population, disparue aujourd'hui, mais dont les souvenirs existent encore, et au milieu de laquelle il nous faudra conduire plus d'une fois nos lecteurs dans la suite de ce récit.

Huber, le maître suprême des *lapins*, appartenait quoique d'une manière indirecte, ainsi que nous le verrons plus tard, à cette population, et, comme il avait les meilleures raisons du monde pour voir, en Sauvageon, un homme sûr et discret, il faisait souvent du cabaret du bord de l'eau, le lieu de réunion des chefs de sa bande, lorsqu'il se proposait de les entretenir de quelque expédition lointaine.

Ce personnage, dont nous avons entendu la voix, mais dont nous ignorons encore la personne, était un homme d'une quarantaine d'années, court et trapu, à figure de bouledogue, et dont les formes massives annonçaient une vigueur extraordinaire.

Pour nous éviter de tracer un portrait plus détaillé, il nous suffira de dire qu'Huber offrait la réalisation la mieux réussie du type de *geolier* qu'on voit apparaître dans tous les mélodrames, à l'acte de la prison, portant un colossal et bruyant trousseau de clefs, et coiffé d'un bonnet de peau de renard enfoncé sur les yeux....

Au moment où Huber franchit le seuil du cabaret, il se fit un silence parmi les buveurs.

Evidemment les *lapins* professaient à l'endroit de leur chef une déférence pleine de respect et de soumission.

En outre, ils semblaient se trouver dans l'attente de quelque communication importante.

Huber se tourna vers le maître du logis.

—Écoute un peu ici, toi, lui dit-il avec un geste impérieux.
 —Présent, répondit Sauvageon qui s'approcha vivement.

—Tu vas monter la garde auprès de la porte, reprit Huber et tu ne laisseras approcher personne. J'ai à causer avec mes *lapins*. ... est-ce compris ?

—C'est compris, murmura le cabaretier, je vas me mettre en faction dehors, et si quelque curieux venait par ici, je ferais le signal ordinaire.

Huber hochà la tête affirmativement.

Sauvageon sortit aussitôt.

—Attention, mes bons garçons, commença le bandit, je vous apporte des nouvelles.

Tous les yeux et toutes les oreilles se tournèrent vers lui.
 —J'ai besoin, pour demain soir, reprit-il, de notre monde au grand complet, et j'ai besoin de savoir à l'instant même, sur combien de braves gens je puis compter ; faites donc votre calcul sur vos doigts, et, quand viendra votre tour, répondez-moi catégoriquement. Y sommes-nous, mes *lapins* ?

—Nous y sommes, capitaine, répondirent toutes les voix avec un ensemble parfait.

—Silence dans les rangs ! *Macaroni* parle le premier, de combien d'hommes disposez-tu ?

—Je suis en état d'en amener à mon chef ni plus ni moins de vingt-cinq, répliqua *Macaroni* avait un fort accent italien que nous nous abstenons de reproduire, et ce sont tous des gaillards incomparables, des braves à trois poils comme on en voit peu....

Huber ramassa par terre un morceau de charbon, à l'endroit où se trouvait le foyer éteint, et sur une table de bois blanc, il traça le chiffre 25.

Ensuite il reprit l'interrogatoire de la façon la plus laconique, se contentant de prononcer un nom pour obtenir un chiffre.

A mesure qu'un des *lapins* répondait, Huber traçait un nouveau chiffre sur la table, au-dessous des chiffres précédents.

Lorsque tous les bandits eurent déclaré le contingent qu'ils se trouvaient en mesure de fournir à première réquisition, le capitaine donna une preuve éclatante de ses connaissances arithmétiques, il fit l'addition, non sans quelque peine, et il eut la joie d'arriver au total imposant de deux cent quatre-vingt-cinq hommes, prêts à mettre le feu, sans hésitation et sans remords, aux quatre coins de la bonne ville de Paris.

—Voilà qui va le mieux du monde, mes *lapins*, s'écria le capitaine enchanté avec une pareille troupe sous ses ordres, et avec vous pour lieutenants, je me ferais fort de déclarer la guerre à Sa Majesté le roi Louis XV, et je me croirais d'avance assuré de la victoire.

Un *hurrah* d'enthousiasme accueillit cette forfanterie, et les gobelets d'étain furent vidés jusqu'à la dernière goutte de la santé du capitaine.

IV

CYDALISE

Très satisfait de la manifestation qui venait d'avoir lieu, et dans laquelle il voyait un gage certain de sa popularité croissante, Huber donna ses instructions à ses lieutenants.

Chacun d'eux reçut quatre pièces d'or, avec l'ordre de se trouver le lendemain, à huit heures du soir, sur l'esplanade des Invalides et d'amener à ce rendez-vous général les hommes de sa bande, animés par une forte ration d'eau-de-vie, munis de couteaux en bon état, et de pistolets bien chargés et bien amorcés.

—Capitaine, fit observer Bergamotte, jamais, jusqu'à ce jour, nous n'avons travaillé sur un même point, avec toutes les compagnies au grand complet. De quoi s'agit-il donc ?

—Vous voulez le savoir ?... demanda Huber.

—Oui... oui... oui... s'écrièrent les bandits, dont les dispositions prises par leur chef excitaient vivement la curiosité.

—Eh bien, tenez vous l'esprit en repos ! répliqua le capitaine en riant, si vous ne le savez pas ce soir, vous le saurez demain, mes *lapins*....

Abandonnons le cabaret du bord de la Seine et ses hôtes sinistres, et suivons le canot que nous avons laissé remontant à force de rames le cours de la Seine, conduisant du côté du pont Royal le personnage mystérieux dont l'or et les paroles venaient de préparer un de ces crimes épouvantables qui tiennent une place dans l'histoire et souillent d'une hideuse tache de sang la page où ils sont inscrits.

Parvenu entre le pont Royal et le pont Neuf le bateau tourna vers la gauche et il aborda à peu près à l'endroit où se trouve aujourd'hui le pont des Saints-Pères.

L'inconnu donna un louis au batelier, mit pied à terre, se perdit dans les ténèbres, gagna l'un des escaliers du quai et reparut bientôt sous le feu des verrières allumées à l'entrée de la cour du Louvre.

C'était un jeune homme de vingt-cinq à vingt-huit ans, grand et mince, de haute mine, d'une belle et noble figure, mais dont le nez fortement aquilin et les yeux fixes et perçants offraient une vague ressemblance avec le bec crochu et les prunelles étincelantes des oiseaux de proie.

Son costume presque entièrement noir, mais couvert de broderies, réunissait la simplicité, la richesse et l'élégance.

L'épée qu'il portait en verrouil, et ses souliers à hauts talons rouges, affirmaient ses prétentions au titre de gentilhomme.

Il s'arrêta près d'un verrière et regarda sa montre.

—Minuit et demi tout au plus... murmura-t-il, rien ne m'empêche d'aller passer une heure ou deux chez Cydalise.

Une chaise à porteurs stationnait à quelques pas. L'inconnu en prit possession, donna ses ordres et les porteurs le conduisirent rapidement rue Saint-Honoré, dans la cour d'un hôtel assez vaste, où ils le déposèrent au pied d'un large escalier illuminé comme pour une fête.

Autant les rues de la ville étaient sombres, désertes, silencieuses, autant cette cour se montrait pleine de mouvement, de bruit et de lumières ; les chevaux de trois ou quatre carrosses piaffaient sur le pavé ; des porteurs de chaises se querrelaient ; des laquais aux livrées multicolores riaient et juraient.

—Je crois, se dit le jeune homme avec un sourire, je crois que je vais rencontrer là-haut bonne et nombreuse compagnie.

Il gravit les marches de l'escalier ; il trouva, dans une antichambre somptueuse, un grand diable d'huissier, tout de noir habillé et portant au cou une chaîne d'argent, insigne de ses fonctions.

Cet huissier le salua jusqu'à terre et lui demanda :

—Faut-il annoncer monsieur le baron ?

—Inutile, répliqua le jeune homme, je me présenterai très bien moi-même....

Puis il ajouta :

—Qui avons-nous, là-dedans ?

—Les habitués, monsieur le baron, répondit l'huissier, et de plus, deux ou trois seigneurs que je n'ai pas encore vu chez nous....

L'huissier ouvrit la porte qui séparait l'antichambre de trois salons en enfilade, et le jeune homme, qu'à deux reprises nous venons d'entendre appeler *monsieur le baron*, franchit le seuil du premier de ces salons.

Les appartements de réception dans lesquels il venait de pénétrer étaient véritablement princiers. Partout des plafonds peints à fresque, des lustres en cristal de Bohême, partout des dorures, de riches étoffes et toutes les merveilles de ce charmant style auquel la marquise de Pompadour donna son nom.

Un grand nombre d'hommes, les uns appartenant à la haute aristocratie et habitués de l'Éclat-de-Bœuf, les autres faisant partie de la caste des traitants, des financiers, des fermiers-généralistes, et facilement reconnaissables au luxe des broderies d'or et des pierreries précieuses qui surchargeaient leurs costumes, encombraient ces vastes pièces.

Quelques-uns, debout dans les embrasures des fenêtres, ou couchés à demi sur de moelleux sofas, devisaient des nouvelles du jour et parlaient des fêtes du lendemain.

Le plus grand nombre, assis à des tables de jeu placées de distance en distance, agitaient des cornets d'une main fiévreuse, remuaient des cartes et entassaient devant eux des monceaux de louis et des paquets de billets de caisse.

Le jeu était la divinité qu'on adorait dans ce logis.

A peine le jeune homme venait-il de faire quelques pas à travers la foule, que la maîtresse de la maison accourut à lui.

—Cher M. de Lascars, s'écria-t-elle, c'est fête ici quand vous venez ! Quel bonheur de vous voir, mais aussi quelle rareté ! Que devenez-vous donc, grand Dieu ? Voici certainement plus de quinze grands jours que vous n'avez mis les pieds céans....

—Vraiment, ma belle Cydalise, demanda le baron de Lascars en souriant, vous m'avez fait l'honneur insigne de remarquer mon absence ?...

—Ingrat ! vous le voyez bien !

—Ceci me touche d'autant plus que vous avez chaque soir belle et nombreuse compagnie pour vous faire oublier l'absent....

—Belle et nombreuse, en effet, mais ça n'empêche pas de tenir à vous plus qu'à tous les autres.... Pourquoi vous éloignez-vous de moi quand le nombre de mes amis augmente tous les jours ? Tenez, ce soir encore, on vient de m'amener trois seigneurs nouveaux, le vicomte de La Guette, le comte de Nantillac, et enfin le beau marquis d'Hérouville, chevalier des ordres et colonel d'un régiment du roi.

Les sourcils du baron de Lascars se contractèrent, un nuage couvrit son front, et son visage prit une expression haineuse.

—Ah ! murmura-t-il d'une voix sourde, vous avez ici, ce soir, le marquis d'Hérouville....

—Mon Dieu, oui.... J'espère que voilà un nom qui fait bien dans un salon ! Aussi, je ne me sens pas de joie ! sans compter que le marquis est, après vous, le plus beau gentilhomme qu'il soit possible de voir !... Est-ce que vous le connaissez ?

—Fort peu.... Je l'ai rencontré deux ou trois fois à la cour.

—A propos de la cour, est-ce que c'est vrai, ce qu'on dit ?

—Que dit-on ?

—On prétend que vous n'allez plus à Versailles, parce que vous êtes brouillé avec le roi, et que Sa Majesté vous a défendu de paraître devant lui.

Lascars devint très pâle et garda le silence.

Cydalise répéta :

—Est-ce que c'est vrai ?

—Oui, répondit le baron, c'est vrai.

—Qu'est-ce donc que vous avez fait au roi pour vous mettre mal avec lui ?

—Je me suis révolté contre ces rôles de valets qu'on impose à Versailles à tous les gentilshommes ! J'ai l'échine trop peu souple pour la ployer sans cesse comme les parfaits courtisans ! J'ai dit bien haut ce que je pensais, et, à la cour, franchise est un crime....

—Eh bien, vous avez eu raison ! A votre place, moi, j'aurais agi tout comme vous ! D'ailleurs, vous êtes noble, vous êtes riche, vous n'avez besoin de personne....

Puis, sans transition, Cydalise ajouta :

—Allez-vous vous mettre au jeu ?

—C'est mon projet....